

Hébété, stupide de douleur, elle ne pouvait s'arracher du berceau de sa fille... Elle ne la quittait pas et semblait vivre de son souffle et de sa vie... Elle la serrait dans ses bras avec une sorte de folie, et cependant ne la trouvait jamais assez près d'elle, assez près de son cœur.

Mais l'abandon, c'était pour elle aussi la misère... la misère noire et sans issue. Car pauvre petite institutrice de province, sans protections et sans relations, à quelle porte aurait-elle pu frapper, à qui aurait-elle pu s'adresser pour trouver le moyen de vivre ?

Il n'y avait donc que *lui* à qui, dans sa détresse, elle pouvait avoir recours... Alors, faisant taire son orgueil, elle lui écrivit, se demandant si cet homme qui avait été assez misérable pour voler à son enfant le nom qu'il lui devait, pousserait l'infamie jusqu'à refuser de le nourrir...

Et elle ne comptait plus recevoir de réponse, quand enfin une lettre arriva... Mais à peine l'avait-elle ouverte qu'elle ne put s'empêcher de frémir de colère et d'indignation, car non seulement le marquis se plaignait d'être *relancé*, mais encore le secours qu'il daignait envoyer était si faible et si dérisoire qu'il ressemblait à une aumône.

— Est-ce vrai?... Est-ce possible ? s'écria-t-elle en courbant le front de honte. J'ai pu croire à l'honneur et à la loyauté de cet homme!... J'ai pu être assez folle pour l'aimer!... Est-ce possible ?

Et l'abîme se creusant encore sous ses pas, le vertige la prit, et elle n'eut plus qu'une sinistre pensée à laquelle elle revenait toujours :

Mourir !

Oui, c'était dans la mort seule qu'elle pouvait trouver un refuge!... Oui, puisqu'elles étaient repoussées et reniées... puisque aucun espoir ne leur restait plus, c'était dans la mort, qu'elle et sa petite Suzanne trouveraient le salut!... c'était la mort qui les consolait !

— Il faut si peu de chose et c'est si vite fait ! se disait-elle.

Et, un soir, plus pâle encore que d'habitude, elle sortit furtivement de chez elle... Elle ne resta qu'un instant dehors, puis remonta du même pas rapide... Quelques minutes après, un réchaud était allumé, la fenêtre calfeutrée... Elle n'avait qu'à attendre un peu, et bientôt elle aurait fini de souffrir...

Sa fille dormait... Elle s'approcha doucement de son berceau pour lui donner un dernier baiser... et comme elle restait penchée sur elle, comme elle la contemplait une dernière fois, tout à coup la petite rouvrit les yeux et lui sourit...

Alors Clotilde ne put retenir un cri d'effroi... Qu'allait-elle faire!... Misérable folle!...

Et, d'un bond, se jetant sur l'enfant dont le regard semblait lui demander grâce, elle courut ouvrir la fenêtre, renverser le réchaud, rendre la vie enfin à ce petit être dont le front déjà pâlisait...

Et la pauvre jeune mère, couvrant de baisers fous sa petite Suzanne, lui demandait pardon de sa faiblesse, pardon de sa lâcheté.

— Pardonne-moi ! J'étais folle !... Pardonne-moi ! lui criait-elle la gorge pleine de sanglots et toute frissonnante encore d'épouvante. Ah ! ma pauvre petite !... ma pauvre petite !... Non, tu vivras !... Je serai plus forte, je te le jure !... Oh ! oui, pardonne-moi !...

Et l'enfant s'était depuis longtemps rendormie dans ses bras, toute souriante et toute rose que, tout bas et à travers ses sanglots, elle lui parlait encore comme si elle avait pu la comprendre...

Mais la vie de Clotilde ne devait plus être qu'une lente agonie, qu'un long martyre qui devenait chaque jour de plus en plus affreux, de plus en plus intolérable.

Qui l'aurait vue alors ne l'aurait plus reconnue, tant les chagrins, les privations et la misère l'avaient changée...

Le teint plombé, le regard terne, la démarche harassée, elle ne se reconnaissait plus elle-même. Et malgré le serment qu'elle avait fait à sa fille d'être forte, malgré tout l'espoir qu'elle s'entêtait à vouloir garder encore en des jours meilleurs, elle sentait bien qu'elle n'avait plus de courage, que sa santé de plus en plus chancelait et que, bientôt, la mort la prendrait sans que, cette fois, elle eût besoin d'aller au-devant d'elle.

Mais ce qui était pour son cœur de mère le plus terrible des supplices, c'était de voir son enfant chaque jour s'étioler, chaque jour dépérir aussi !

Et ces heures maudites, ces heures qu'elle n'avait jamais pu se rappeler sans un frisson, Clotilde, dans cette longue vision qui la hantait et qui devenait de plus en plus sinistre, de plus en plus tragique, Clotilde les revivait toutes aussi à travers son agonie...

Mais la plus terrible de toutes, c'était l'heure exécrable où, folle, éperdue, arrivée aux dernières limites du désespoir, elle s'était résolue à abandonner son enfant, à commettre ce crime auquel tout l'avait poussée, ce crime dont elle n'était peut-être pas responsable, mais que, cependant, elle ne s'était jamais pardonné...

Ce soir-là, la petite Suzanne avait encore pleuré par ce qu'elle avait faim, et ce n'était qu'à bout de souffle, qu'à bout de forces qu'elle avait fini par s'endormir dans son berceau.

De gros soupirs soulevaient encore sa petite poitrine, elle avait

les joues marbrées, et sur son visage livide comme celui d'une petite morte, coulaient encore de lourdes larmes.

D'un moment à l'autre, elle allait se réveiller, se jeter encore avec avidité sur le sein épuisé de sa mère, et les mêmes cris désespérés allaient retentir...

Et combien d'heures pouvait-elle vivre encore ainsi ?

Combien de temps durerait cette affreuse agonie ?

Qui pouvait répondre que le lendemain elle existerait encore ?

Aussi Clotilde affolée, la tête perdue, s'était-elle élancée vers la table.

Un papier s'y trouvait, et le front inondé d'une sueur froide, la poitrine déchirée de sanglots, elle y avait tracé d'une main tremblante le nom de la malheureuse enfant dont elle allait se séparer... ce nom qu'elle avait si souvent, autrefois, murmuré avec tant de joie et qu'elle ne pouvait plus prononcer à présent qu'avec des flots de larmes : *Suzanne*...

Puis, de plus en plus tremblante et l'air hagard d'une criminelle, elle avait pris la pauvre petite dont elle sentait sur ses joues le souffle si court que l'on eût dit qu'il allait s'éteindre, et, brusquement, rapidement, comme si elle cherchait à s'ébourdir en courant très vite, elle avait gagné la rue.

Serrant de plus en plus étroitement son enfant contre elle, elle s'était enfuie au hasard...

Elle avait une fièvre ardente, le vertige, tout dansait autour d'elle.

Les passants, en croisant cette femme si pâle, cette femme à demi échevelée et qui avait un air si étrange, les passants se retournaient, mais elle ne s'en apercevait pas, elle ne pouvait plus se rendre compte de rien, et toujours elle courait, ne s'arrêtant parfois que pendant une seconde pour donner un dernier baiser ou crier un dernier adieu à son enfant...

Soudain, une rue sombre, triste et déserte se trouva devant elle.

Haletante, la tête en feu, les oreilles bourdonnantes, elle leva les yeux et lut : *Rue du Mail*.

Elle la fouilla d'un rapide coup d'œil.

Personne !

Pourtant tous ses membres tremblaient, ses dents claquaient, et à chaque instant elle se retournait toute frémissante, croyant qu'une main allait s'abattre sur elle... ou bien qu'une voix indignée allait lui crier :

— Misérable femme, misérable mère, que va-tu faire !...

Et comme de plus en plus le vertige la prenait ; comme il lui était impossible de faire un pas de plus, elle s'adossa contre une maison et ferma les yeux pour ne pas tomber...

La petite Suzanne dormait toujours et toujours, sur sa joue, elle sentait son souffle de plus en plus faible, de plus en plus court.

Prête à défaillir, elle resta les lèvres collées sur son front et pendant un moment elle sentit le courage lui manquer et elle fut sur le point de se sauver avec elle... de retourner avec elle rue Montorgueil...

Et ce fut encore pour Clotilde une lutte atroce, une lutte pleine de déchirements et d'angoisses.

Mais, hélas ! de quel rêve impossible, de quel rêve plein de folie venait-elle de se bercer !

Garder sa fille avec elle, la garder lorsqu'elle avait épuisé jusqu'à ses dernières ressources et qu'elle ne pouvait plus rien pour elle... la garder pour la voir mourir, n'était-ce pas là le vrai crime dont elle aurait été coupable... le vrai crime dont sa conscience n'aurait jamais pu l'absoudre ?...

Non ! non ! elle n'avait pas le droit d'hésiter... elle n'hésiterait plus... il s'agissait de la vie de son enfant !...

Et comme la rue restait toujours déserte, elle fit quelques pas encore... Mais elle marchait plus lentement, cherchant autour d'elle un coin, un abri où déposer la petite, loraque, tout à coup, une grande et lourde voiture lui apparut, stationnant à quelques pas de là...

Bondée d'énormes paquets de linge, cette voiture, que personne ne gardait, avait ses deux lanternes encore éteintes.

Très vivement Clotilde, s'en approcha, puis se pencha pour trouver la plaque, c'est-à-dire pour savoir à qui elle appartenait.

— *Jean François, blanchisseur, à Ivry-sur-Seine*, murmura-t-elle.

Puis, comme elle venait de se répéter plusieurs fois ce nom et cette adresse, brusquement, elle se retrouva seule, — brusquement, elle se retrouva les bras vides !...

Et, dans l'ombre de la rue, il y eut le bruit d'une fuite rapide... le bruit de lourds sanglots étouffés...

Plus livide qu'un spectre, la mère martyre fuyait en murmurant encore le nom de sa fille.

Mais elle n'était pas encore au bout de la rue qu'une pluie d'étoiles jaillit soudain devant ses yeux, et qu'elle s'abattit comme une masse avec un cri sourd que personne n'entendit.

Une minute à peine s'écoula, puis, tandis qu'elle se débattait comme si elle eût voulu repousser la mort qu'elle sentait près de